

Zeitschrift: Gazette musicale de la Suisse romande
Herausgeber: Adolphe Henn
Band: 2 (1895)
Heft: 16-17

Artikel: Le foyer : ses différents aspects, ses influences, ses avantages et inconvénients pour l'art et la critique
Autor: Monnais, Edouard
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1068507>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

GAZETTE MUSICALE

DE LA SUISSE ROMANDE

II^e ANNÉE

15 août 1895.



LE FOYER ¹

SES DIFFÉRENTS ASPECTS, — SES
INFLUENCES, — SES AVANTAGES ET INCONVÉNIENTS POUR L'ART
ET LA CRITIQUE



VOULEZ-VOUS venir au spectacle ce soir ?

— Qu'est-ce que nous y verrons ? quelle est la pièce qu'on donne ?

— Peu importe la pièce : si nous nous ennuions dans la salle, nous irons au foyer.

— Au foyer ? Par exemple ! est-ce que l'on s'amuse au foyer ?

— Voilà une question digne d'un homme qui n'aurait jamais quitté son village.

— Vous savez bien que je suis né dans une ville, et une grande ville encore ; mais quand je vais au spectacle, c'est pour le spectacle.

— Et vous avez tort : le spectacle est bon, quand il est bon, ce qui souvent n'empêche pas le foyer d'être encore meilleur. J'ai connu des gens qui furent toute leur vie habitués d'un théâtre, et qui n'entraient pas dans la salle vingt fois par an.

— Où allaient-ils donc ?

— Au foyer. Ils y avaient pour ainsi dire élu domicile ; ils y tenaient cercle, et causaient avec les habitués, leurs confrères ; ils y recevaient leurs amis ; ils y voyaient tous les étrangers défiler devant eux les uns après

les autres ; ils s'y érigeaient en oracles, car c'était alors le beau temps du foyer.

— Et ce beau temps n'est plus ?

— Règle générale : le beau temps *fut* toujours et *n'est* jamais. Aujourd'hui le foyer a encore pour tous les amateurs de théâtre un charme irrésistible. Pas de théâtre sans foyer, pas de foyer sans théâtre. Ici on est assis et on écoute ; là on se promène et on cause. Les jours ordinaires, le foyer est un vaste salon où l'on vient, suivant le temps, chercher du feu ou de l'air. Dans l'hiver, on fait cercle devant la cheminée, on se réchauffe à l'âtre flamboyant, et telle fut, son nom l'atteste, la primitive destination du foyer. Dans l'été, on se presse aux embrasures des fenêtres, on marche en long et en large pour débourdir ses membres fatigués d'une captivité de deux heures ou de deux actes. Dans son état quotidien, le foyer a quelque chose de régulier, de paisible : sauf les rencontres imprévues et les rendez-vous, les promeneurs ne s'y connaissent guère ; les étrangers et les provinciaux y sont quelquefois plus nombreux que les indigènes. Mais le foyer a ses grands jours, ses jours solennels, ceux où le théâtre donne une première représentation. Alors le foyer s'agite ; le foyer se transforme en une espèce de bourse littéraire et musicale ; il se peuple d'auteurs, de compositeurs, de journalistes, qui tous se connaissent, se disent bonjour, se serrent la main. Le foyer ressemble à une chambre du conseil où les juges se retirent pour se consulter, donner leur avis au fur et à mesure que l'affaire se plaide ; les opinions s'y prononcent bruyamment, et les plus sévères arrêts sont accompagnés d'éclats de rire.

— Vous trouvez cela plaisant, vous ?

¹ La plupart des articles que le spirituel Ed. Monnais donna à la *Revue et Gazette musicale de Paris*, dans la première moitié du siècle, mériteraient d'être remis au jour. L'étude que voici, datée de 1839, ne paraît-elle pas en effet, en 1895, une étude « d'actualité » ?

— Très plaisant, et toujours nouveau, quoique ce soit toujours à peu près la même chose. D'abord vous savez que grâce au système actuel des administrations théâtrales, la salle étant donnée du haut en bas, le public des premières représentations est invariable; il va d'une salle à l'autre et se retrouve à heure fixe dans les mêmes stalles, dans les mêmes loges. Un spectateur ordinaire, qui aurait payé sa place, ne serait pas moins dépaycé à travers ce public d'auteurs et d'artistes, que ne l'est un artiste et un auteur au milieu du public payant.

— Un public qui n'a pas payé n'est pas un public : vos premières représentations ne sont plus des représentations.

— Prenez-les pour des répétitions générales.

— Où l'on applaudit, où l'on siffle, où l'on juge sans appel ?

— Maintenant l'appel est de droit commun : fussiez-vous condamné à mort d'une voix unanime, vous avez toujours vingt-quatre ou quarante-huit heures pour vous pourvoir en cassation.

— C'est un abus enté sur un autre. Pourquoi ne pas juger une bonne fois, et définitivement ?

— Il y a du pour et du contre. Je m'en vais résumer la question en quelques mots. Quand les arrêts du premier jour étaient souverains ou passaient pour tels, on organisait des cabales pour tuer les ouvrages par les sifflets; aujourd'hui que ces arrêts sont sujets à révision, il y a une cabale permanente pour les soutenir par les bravos. L'ancien régime avait un faux air spartiate : on eût dit qu'alors tous les enfants contrefaits, chétifs, étaient sacrifiés, et pourtant Dieu sait le nombre de médiocrités que nous a léguées ce temps impitoyable ! Sous le régime actuel, les malades ne meurent pas moins, soyez-en sûr, mais ils meurent plus doucement; les violentes catastrophes sont plus rares. Voilà en résumé les deux systèmes, choisissez.

— Comme si l'on était libre de choisir, et qu'il ne fallût pas toujours, à tort ou à raison, se contenter de ce que l'on a !

— Vérité immense, et qui, si elle était bien comprise, couperait court à toutes les discussions sur les avantages respectifs du passé et du présent.

— Mais le présent prépare l'avenir.

— Je le crois, et pourtant l'avenir nous surprend toujours : nous avons beau le préparer, il n'en reste pas moins imprévu. Ce que nous n'attendons pas arrive, et ce que nous attendons n'arrive jamais. Je parlais tout à l'heure des oracles du foyer : il n'y en a plus. Est-ce un bien ? est-ce un mal ? Le foyer a-t-il gagné ou perdu à la disparition de ces hommes qui jetaient à la foule des opinions toutes faites, dont on recueillait les paroles, dont on colportait les bons mots ? L'autorité s'en est allée du foyer comme d'ailleurs. La parole que je lance en l'air a tout autant de poids que celle de n'importe quel aristarque blanchi sous le harnais : je ne m'en trouve pas plus mal.

— Oui, mais aussi la parole du premier béotien venu a tout autant de poids que la vôtre, et vous conviendrez avec moi que dans les foyers de Paris le béotien n'est pas rare.

— Oh ! oui certes, j'en conviens. Cet être, si varié dans son espèce, et si uniforme dans ses variétés, cet être, que notre ami Louis Desnoyers, dans un jour de colère, d'esprit et de verve, sut si bien décrire et nommer, le béotien, croît et se multiplie. Au foyer, le béotien est plus beau que nature. Vous le voyez toujours tranchant et décidant, toujours ricanant; car, suivant l'observation d'un physiologiste, l'homme supérieur sourit, l'homme ordinaire rit, le béotien ricane. A moins que, par aventure, le béotien ne soit l'ami, le partisan de l'auteur, le champion du genre, et dans ce cas le béotien est prodigieux d'admiration stupide, de chaleur glaciale, de fanatisme abrutissant. Le béotien tombe peu dans le genre admiratif, mais quand il y donne c'est à corps perdu, et toujours avec un système exclusif. S'il se passionne pour un théâtre, il s'y claquemure et n'en connaît pas d'autre; s'il s'enthousiasme pour un artiste, il n'y a plus d'autre artiste

dans l'univers; si c'est pour un ouvrage, jamais on n'a vu et jamais on ne verra de chef-d'œuvre comparable. Hors de son théâtre, de son artiste et de son chef-d'œuvre point de salut! Malgré tout cela, j'aime le béotien; il y a des moments où il fait mes délices, des moments où je ne le donnerais pas pour son pesant d'or. Je lui entends souvent dire des choses dont je ris tout seul, et à gorge déployée, comme un homme ordinaire que je suis.

— Je vous passe le béotien, puisqu'il vous amuse, et qu'après tout je le crois plus bête que méchant. Mais que dites-vous de ces gens qui ne fréquentent le foyer que les jours où l'on donne une pièce nouvelle, et qui semblent n'y venir que pour chercher de la chair fraîche d'auteur à dévorer?

— Vous voulez parler des journalistes?

— Pas plus des journalistes que des auteurs, que des gens du monde. Je l'ai remarqué cent fois : quand un ouvrage est mauvais, quand il est en train de subir une belle et bonne chute, on voit dans tous les coins du foyer des yeux qui brillent d'une joie inhumaine, comme ceux des sauvages Bretons à l'approche d'un naufrage; et non seulement des yeux d'ennemis, d'indifférents, mais des yeux d'amis, qui préfèrent la chute au succès, parce que la nature humaine est mauvaise, et que sa malignité se mêle à nos meilleurs sentiments.

— Il y a longtemps que Montaigne l'a dit : « *Au milieu de la compassion, nous sentons au-dedans je ne sçay quelle aigreur douce poincte de volupté maligne à veoir souffrir autrui.* » Dans la rue ou ailleurs, quand nous voyons tomber quelqu'un qui peut s'être tué ou blessé, ne commençons-nous pas par rire, et vous tout le premier? La chute dramatique produit le même effet; c'est plus fort que nous. Je me souviens d'avoir ri aux larmes à des pièces dont la chute me navrait le cœur; je crois que je rirais en me voyant tomber moi-même. Donc, ne nous étonnons pas si jamais le foyer n'est plus joyeux, plus épanoui, plus convulsif que lorsqu'il se passe à côté quelque événement

sinistre. Et si voulez voir le revers de la médaille, allez au théâtre en cet instant de crise. Quel contraste que celui du foyer, oisif, léger, insouciant, bavard, et des coulisses si laborieuses, si tremblantes, si agitées! Les frelons bourdonnent au loin tandis que la ruche travaille. L'auteur et les acteurs ont la fièvre tierce, l'actrice est saisie à la gorge par une terreur qui lui coupe la respiration, les paroles ne s'échappent qu'à regret de sa bouche, les sons meurent dans sa poitrine. Le directeur est pâle comme la mort, et il n'est pas jusqu'au souffleur qui ne sente son poil se hérissier. Pendant ce temps le foyer s'égaie en épigrammes, se délecte en mots piquants, toujours aux dépens des pauvres diables qui s'épuisent, se consomment pour fournir une pâture à ses sarcasmes et à ses brocards.

— Et quand il y a succès, grand succès, est-ce que le foyer prend le deuil?

— Non pas tout entier. Il y a toujours quelques vrais amis de l'art et des artistes, quelques fractions de public bénévole et désintéressé, qui tendent les bras à l'auteur et à l'œuvre, qui se félicitent du talent qu'on leur montre et du plaisir qu'on leur fait goûter. Mais voyez dans cet angle obscur, dans ce groupe sournois et hagard, toutes ces physionomies blêmes et souffrantes! Ce sont les génies méconnus, les théories incomprises, les ouvrages sifflés, paroles et musique. J'appellerais volontiers ce coin le quartier des Invalides, et en effet ceux qui l'habitent sont plus ou moins infirmes de jugement, sinon d'esprit. C'est un malheur et une honte, mais, sauf d'honorables exceptions, l'auteur qui tombe est bien près d'être l'ennemi du genre humain : il l'est d'abord de l'auteur applaudi; et celui-là, s'il le tenait dans sa main, à huis-clos, sans témoin, passerait à coup sûr un fort mauvais quart d'heure.

— Pour moi, ce qui me fâche le plus dans un foyer, le jour où l'on donne une pièce nouvelle, c'est la divergence des opinions, le choc des jugements, et je parle des opinions les plus consciencieuses, des jugements les plus éclairés. L'un dit blanc, l'autre dit noir;

celui-ci vous nie ce que celui-là vous affirme. Tout est remis en question, les principes, les faits, les sensations même ; on vous prouve que vous avez eu tort d'être ému, d'avoir ri, que si vous avez bâillé, c'est votre faute. A chaque personne que vous abordez, nouvelle controverse. C'est en musique surtout que les divergences sont énergiques et que les habitudes exercent leur puissance. Déplacez tel homme, qui passe sa vie aux Italiens, et menez-le au Grand-Opéra : il vous soutiendra que cette musique est affreuse, abominable ; que ces partitions n'en finissent pas, et que sans aucun doute les Français aiment à s'ennuyer. Pour l'habitué de l'Opéra, la musique italienne est molle et vague, sans expression, sans saveur ; l'amateur d'opéra-comique ne comprend rien ni à ce genre ni à l'autre. Pour bien juger, il faudrait être cosmopolite, admettre la symphonie et la romance, la fugue et le quadrille, Beethoven et Mademoiselle Loïsa Puget, Cherubini et Tolbecque.

— Le foyer est l'image du monde. Si vous trouvez l'unité quelque part, vous serez bien aimable de m'en prévenir.

— Malgré cela, je conseillerai toujours aux artistes sensibles, et quels artistes ne le sont pas ? de s'abstenir du foyer, s'ils veulent conserver leur foi naïve dans l'art. Loin d'être le temple de tous les dieux, même des dieux inconnus, le foyer est celui de toutes les sortes d'impiété, de toutes les sortes d'athéisme.

— Vous voulez donc aussi que les artistes n'aillent pas dans le monde ; car, je vous le répète, le foyer et le monde, c'est tout un. Je ne suis pas de votre avis : je crois qu'il faut que les artistes s'accoutument à entendre la voix publique, quoiqu'elle dise souvent des sottises ; je crois qu'il leur est bon de connaître l'opinion, de lui concéder quelque chose, à moins qu'un sentiment intérieur ne leur crie que l'opinion se trompe. Alors, qu'ils n'en tiennent compte : c'est leur droit, leur devoir, à leurs risques et périls ! D'ailleurs, si parfois ils s'en vont du foyer le cœur meurtri, le front humilié, ne doivent-ils pas emporter cette pensée consolante que le foyer

d'un jour peut bien n'être pas celui du lendemain ; qu'au-dessus de tous les foyers planent la raison, la justice, qui tôt ou tard finissent par y pénétrer, si d'abord je ne sais quel mauvais vent les en a bannies. Tenez, voulez-vous que je vous dise, à mon sens, l'un des grands avantages du foyer pour les artistes ? L'orgueil, vous le savez, est la maladie endémique de ceux qui, par état, sont obligés de se croire plus d'esprit, plus d'imagination, plus de talent que le reste des hommes. Eh bien ! le foyer en guérit radicalement, à moins qu'on ne soit incurable. J'en dis autant de ces loges aristocratiques, remplies de belles dames et de charmants messieurs. Allez un peu, de la loge voisine, écouter les discours qui s'y tiennent, vous poète, vous musicien, vous peintre, vous journaliste ! Que vous semble du dédain avec lequel vous traitent tous ces gens si polis, de la pitié profonde avec laquelle ils considèrent vos œuvres les plus belles, du poste auquel ils vous relèguent dans les cabanons de l'ordre social !

— Au lieu de rabattre l'orgueil, de tels discours seraient plutôt propres à en donner.

— Cela dépend des caractères. Toujours est-il que je regarde le foyer comme le quartier-général de la grande armée des artistes et des critiques. Pour ces derniers, j'espère, vous n'en contesterez pas l'utilité ?

— Non, je vous demanderai plutôt à quoi servent les critiques ?

— Le mot n'est pas de vous, je l'ai entendu répéter cent fois pour une.

— De moi ou d'autre, si le mot est bon, qu'importe ?

— Prenez garde ; je vais croire que vous avez de la rancune.

— Pas le moins du monde. Les critiques ne peuvent m'atteindre ; je n'ai jamais rien fait.

— Ce n'est pas une raison.

— Vous tirez vous-même sur vos troupes. Si je n'ai pas de grief particulier, j'en ai de généraux. Je vous les dirais bien, mais ce serait long.

— Je serai à vous quand il vous plaira, et je m'engage à vous répondre.

— En attendant que vous me démontreriez les avantages du foyer pour les critiques, je vais vous en signaler un des périls. N'est-ce pas au foyer que les critiques sont exposés à mille et mille influences ? Ne les y voit-on pas à toute minute abordés, circonvenus, pressés, par des gens qui les somment de dire du bien ou du mal du poème de M. A., de la musique de M. Z., qui tâchent de les enflammer pour la voix divine du ténor, ou de soulever leur bile contre la pitoyable méthode de la prima donna ?

— Mon Dieu, je sais tout cela mieux que vous. Quelqu'un demandait à Viotti quel était le violon le plus juste, et Viotti répondait : « Celui qui est le moins faux ». Ainsi faut-il dire de la critique influencée, harcelée par des considérations de toute nature, en n'admettant que celles d'une nature honorable. La vérité absolue ne se trouve nulle part, pas même dans les jugements portés à trois mille ans de distance. On discute encore aujourd'hui sur Homère : s'ensuit-il qu'il faille renoncer à la faculté de juger ? Par exemple, ce qui me blesse, ce que je proscriis formellement, c'est la malveillance habituelle et l'hostilité systématique. La critique ne doit pas se passer en salutations et en parade, mais elle ne doit pas non plus ressembler à un duel avec l'art, où toute la question se réduise à savoir qui sera le plus fort, et qui réussira le mieux à enterrer son adversaire.

— Si vous voulez que nous allions au spectacle, je vous préviens qu'il est près de sept heures ; je n'aime pas à arriver quand la pièce est commencée.

— Encore un préjugé provincial ! Partons donc, j'y consens ; je vous suivrai dans la salle, pourvu que vous me promettiez de m'accompagner dans le foyer. Le foyer, je vous jure, est un endroit fort bon et fort curieux à fréquenter. Libre à vous de préférer les gazons verdoyants, les frais ombrages, le sable des Tuileries et du Palais-Royal, l'asphalte des boulevards : tout cela est bon l'été, dans les beaux jours et quand les pluies d'orage ne tombent pas à torrents ou quand le

soleil n'a pas trop embrasé les dalles. Mais le foyer vous ouvre un asile sûr et commode dans toutes les saisons : le foyer est à vous comme à tout le monde ; il est plus à vous qu'à personne, si vous savez en jouir. Vous pouvez y marcher, vous pouvez vous y asseoir, vous pouvez vous y chauffer ; vous y trouvez gratis ce que tant de gens rassemblent à grands frais, ce qui fait le fond de toutes les sociétés, des hommes d'esprit et des imbéciles : vous y apprenez toutes les nouvelles vraies ou fausses, ornées de tous les commentaires, augmentées de toutes les conjectures dont ces nouvelles sont susceptibles ; vous y entendez conter d'excellentes histoires que vous êtes libre de répéter ensuite et même d'imprimer, pour peu que vous ayez une plume sous la main et une presse à vos ordres. Si donc vous voulez m'en croire, nous ferons de temps à autre un tour de foyer ; nous nous y promènerons bras dessus bras dessous ; nous nous mêlerons aux groupes pour savoir ce qu'ils disent ; nous aborderons les promeneurs solitaires pour savoir ce qu'ils pensent. Nous causerons, nous écouterons, et quand nous n'aurons rien de mieux à faire, nous écrirons.

— Mais qui vous lira ?

— Cela va sans dire, ceux qui, comme nous, n'auront rien à faire de mieux.

Edouard MONNAIS.



LA SAISON MUSICALE DE 1894/95

DANS LA SUISSE ALLEMANDE

JAMAIS peut-être, dans la Suisse allemande, la vie musicale n'a été aussi intense que pendant cette dernière saison et jamais elle n'avait provoqué l'exécution d'un aussi grand nombre d'œuvres de premier ordre, choisies même dans les créations les plus modernes. Nos sociétés de chant surtout ont rivalisé d'activité, et il convient, dans la rapide re-